

Océan

Michael Hogan

Numéro 221, septembre–octobre 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48476ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hogan, M. (2002). Compte rendu de [*Océan*]. *Séquences*, (221), 38–39.



Le Minot d'or

Le Minot d'or

Six déficients intellectuels ont passé une trentaine d'années de leur vie dans des institutions psychiatriques, bien qu'ils étaient des cas dits légers. Âgés de plus de 45 ans, ils vivent aujourd'hui dans une maison centenaire de Lotbinière, au bord du Saint-Laurent, et sont pour ainsi dire à la retraite de la vie d'hôpital. Ils se sont créé un monde qui leur appartient et savourent maintenant leur liberté. Qui sont-ils ? Comment vivent-ils ? Qui s'occupe d'eux ?

Lauréat du Prix Jutra pour le meilleur documentaire 2002, *Le Minot d'or* suit le parcours de trois de ces résidents : Elysé, Gilles et Monsieur Ney, « des gens hors de l'ordinaire dont le regard sur la vie est un monde en soi, fait de surprises perpétuelles, de petites joies et de beaucoup de rires », assure Isabelle Raynauld. Accompagnée de l'administrateur Michel Mineau, un grand frère qui se dévoue corps et âme à ses pensionnaires, la cinéaste s'est jointe durant huit ans à la vie familiale du Minot d'Or où, laissant tomber peurs et préjugés, elle a appris à les connaître et à les apprécier.

Isabelle Raynauld signe un film personnel, à la fois drôle, touchant, exaltant, parfois bouleversant et souvent imprévisible, à l'image de ses protagonistes, et nous plonge sans ambages en plein cœur de leur intimité quotidienne.

Tout comme *Pauline et Paulette* de Lieven Debrauwer, un long métrage sur la déficience mentale, *Le Minot d'or* est un hymne à la vie et à la différence.

Pierre Ranger

Océan

Après *Mariages* qui a indéniablement révélé son talent de metteuse en scène, Catherine Martin revient au documentaire avec *Océan*, une méditation sur les trains de la ligne de chemin de fer reliant Montréal et Halifax. À la différence des *Dames du 9^{ième}* (1998) où la nostalgie du temps passé fournissait la principale matière à la cinéaste, ici, le thème de la ligne de train peu à peu abandonnée constitue l'argument de départ d'où se déploient ensuite d'autres avenues.

On peut d'abord diviser le film en ses points de vue extérieur et intérieur. De l'extérieur du train, les villageois qui bordent le chemin de fer exposent leurs souvenirs et déplorent la disparition progressive des voyageurs. De l'intérieur, la cinéaste explore la beauté et la puissance évocatrice des divers éléments de la vie du train. Elle nous donne à voir tout ce qui peut être filmé à bord du train en un montage presque chorégraphique sur le rythme obstiné de la machine. Tout commence avec la préparation au voyage, puis c'est le départ. Furtivement, un passager fait un signe de la main derrière la glace. Un lit abandonné incite à la rêverie. Par la vitre du train lancé à pleine vitesse, on contemple le cha-

The Daddy of Rock 'n' Roll

Figure centrale de ce moyen métrage tourné en vidéo Hi 8, le chanteur inclassable Wesley Willis ne laisse personne indifférent : attraction de foire pour les uns, objet d'admiration sans bornes pour les autres.

Willis dont le talent et la voix sont fort discutables compose depuis une dizaine d'années des chansons d'une vulgarité provocante et gratuite, enchaînant album sur album lesquels sont pour la plupart auto-produits. Se réclamant du statut de *rock star* à tout venant, ce balourd sympathique diagnostiqué schizophrène chronique est pourchassé à longueur de jour par la voix de ses monstres intérieurs. L'image transmise est sans équivoque : l'homme qui, à l'écran, se déplace péniblement sous le poids de ses trois cent livres est de toute évidence malade, essoufflé et souffrant. Il survit tant bien que mal à un passé violent mais aussi à l'humiliation et à l'incompréhension. Si les habiletés d'écriture, vocales et musicales de Willis nous apparaissent pour le moins très limitées, on lui découvre

par contre un talent indéniable de dessinateur, autobus et gratte-ciel étant ses sujets préférés.

Issu du milieu de la musique underground, le réalisateur montréalais Daniel Bitton fait avec cette première oeuvre une tentative louable de faire connaître cet artiste hors normes d'une vulnérabilité proportionnelle à son excès de poids. Évidemment, on y trouve les défauts d'une première réalisation à petit budget : montage d'amateur, image, cadrage et éclairage souvent déficients mais la faiblesse du film réside surtout dans l'absence de point de vue. Les intentions de Bitton ne sont pas claires. Il se contente d'accompagner le personnage dans son train-train quotidien, interviewant au passage les amis bien intentionnés de Willis qui sans leur soutien protecteur serait peut-être devenu un laisser pour compte comme des centaines d'ex-psychiatisés.

Face à la maladie mentale, la première réaction des gens dits normaux est bien souvent une réaction d'inconfort. *The Daddy of Rock 'n' Roll* a peut-être le mérite malgré lui, de nous confronter à ce malaise mais n'a pas la volonté de nous amener à le transcender. Bien que la maladie dont souffre Willis soit abordée, ce film semble simplement motivé par l'admiration d'un fan inconditionnel pour son idole mais il est fait sans recul ni perspective. Reste à savoir si un regard plus distancié et critique de la part du réalisateur sur l'artiste en tant que tel aurait pu être porté sans mettre en péril l'équilibre précaire de cet homme tourmenté et fragile. La question reste entière. **SN**

Louise-Véronique Sicotte

Canada 2001, 59 minutes — Réal. : Daniel Bitton — Scén. : Daniel Bitton — Contact : Daniel Bitton



photo: Catherine Martin

Océan

toisement de la lumière à travers les arbres. Puis, de retour à l'intérieur, un dormeur immobile. Où va-t-il ?

Au-delà du grief contre la disparition du train, on peut voir un journal, un essai. On pourra au choix remarquer un bref clin d'oeil à un cinéaste ou de courtes réflexions sur le temps ou la vitesse. J'y ai vu pour ma part une invite au voyage intérieur.

Michael Hogan

Québec 2002, 50 minutes — Réal. : Catherine Martin — Contact : Productions Virage.